puf

Photographies d'une île à l'autre

Hervé Jézéquel

Dans Ethnologie française 2006/3 Vol. 36 , pages 485 à 490
Éditions Presses Universitaires de France

ISSN 0046-2616
ISBN 9782130554554
DOI 10.3917/ethn.063.0485
Date de mise en ligne : 03/10/2007

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-3-page-485?lang=fr

CAIRN.INFO

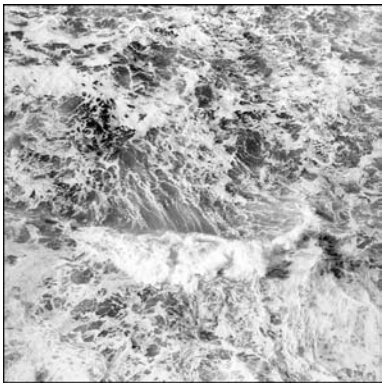
Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Photographies d'une île à l'autre

Hervé Jézéquel
École nationale d'Architecture Paris-La Villette
herve.jezequel1@free.fr

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 26/10/2026 sur https://shs.cairn.info via ENSA Paris La Villette (IP: 84.14.155.11)





Le barattement de la mer.

Depuis plus de vingt ans, les îles balisent mon parcours, elles sont des lieux d'observation, d'apprentissage et d'expérimentation. J'aime penser que les continents sont centrés sur les îles, comme un point au milieu d'un cercle. L'île est intérieure, « condensé de lieu », elle invite à ouvrir l'espace, à rayonner vers ses bordures et offre un point de vue sur le monde « extérieur ».

Qu'est-ce qu'un lieu au regard de la diversité des traces physiques et humaines qu'il réunit ? Cette question nourrit l'essentiel de mon travail photographique. Avant de resserrer mon attention sur les îles, je réalisais mes premières séries d'images en arpentant des espaces délimités – jardins (anglais, italiens, japonais) et ruines de lieux sacrés (sanctuaires, cimetières, sites mégalithiques, temples).

Progressivement, je me suis tourné vers des entités géographiques – volcans, montagnes, forêts –, enfin, les îles. Non pas celles du Pacifique ou de l'océan Indien où je suis passé, mais celles du littoral français de Méditerranée, d'Atlantique ou de la Manche. Une exception pour « l'île des îles », Surtsey [1], apparue en 1963, suite à une éruption sous-marine, au large des côtes islandaises et sur laquelle je me suis rendu pour la première fois en juillet 2005, avec Vanessa Doutreleau.

Ce texte, je m'y lance donc en un voyage incertain, itinéraire vers une île inconnue dont je tenterai de revenir. Le nom des îles s'égrainera comme autant de points de suspension. Mais toutes ces îles pourraient tout aussi bien être des lieux issus de mon imagination.

■ Le voyage



Ulysse : cap de Circé, Italie.

Le périple commence dès lors que je quitte le continent et que je me tourne vers la mer. Entre le point de départ et ce point, extrême, du monde se joue mon désir d'île. Ce trajet n'est pas une transition, il fait intégralement partie de l'île [2].

Je me souviens des premières traversées du bateau et, particulièrement, de son nom qui résonne comme un appel, des conditions météorologiques, de la couleur de l'eau, de l'écume ; je me souviens aussi de mon impatience de voir pointer à l'horizon un bout de terre à la surface de l'eau.

Souvent, des signes avant-coureurs annoncent la présence d'île : ces sont des « prémices d'îles ». Il s'agit des rochers qui affleurent sur l'eau, des phares et des bouées qui indiquent les dangers, des nuages qui présagent d'une terre proche.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de France - Paris - La Villette (IP: 84.14.155.11)
© Presses Universitaires de France | SA Paris | La Villette (IP: 84.14.155.11)



Affleurement, Finistère.

Le bateau poursuit sa route, mais il est rare qu'il mette le cap directement sur le port, la plupart du temps situé à l'abri du vent et des courants. L'embarcation longe alors la côte et m'offre mon premier point de vue sur la terre où je m'apprête à accoster.

Son profil se dessine, le relief s'accentue. Déjà, un premier contact avec l'île. Elle présente l'épaisseur de ses bordures. Les couches géologiques rongées par la mer plongent dans l'invisible, j'imagine ses prolongements jusqu'aux fondations de cette terre. Je navigue à vue, j'adopte le point de vue du marin. Je guette l'île qui s'élève sur l'horizon et semble se mouvoir, sa silhouette se modifie au fur et à mesure de mon approche. L'île, dans un premier temps insaisissable, commence à s'ouvrir. À l'homme d'y pénétrer, d'abord du regard. Les marques, les empreintes, les habitations pointent sur la côte qui se rapproche, ainsi que les sentiers dessinant les premiers repérages de parcours possibles.

■ L'île

Vais-je en faire le tour, rejoindre son sommet, arriver au bout, alors qu'il n'y a plus d'espoir de terre ? Vérifier mon pas et, de mes yeux, m'assurer que je suis bien seul. Telle est mon « insularité ». L'île : un précipité de continent, le lieu de tous les possibles. M'imprégner de cet espace délimité et de cette terre choisie, laisser libre cours à ma réflexion, au parcours et à l'intériorisation. Sur l'île, mon regard ne peut s'échapper, l'horizon n'est là que pour me renvoyer à moi-même.

Une image des îles est-elle possible[3] ? Saisir l'île d'un seul coup d'œil, vue du ciel, dans sa totalité, c'est le point de vue d'Icare ou celui du cartographe. Les îles sont alors des points qui retiennent la lumière, une lumière absorbée par la mer jusque dans ses profondeurs. La terre se détache du fond marin uniforme et met en valeur ses contours, soulignés par l'écume et la couleur de l'eau. Sur les images aériennes, on a le sentiment de cercler le territoire, de saisir ses limites, de le tenir dans ses mains. Mais la « planéité », l'échelle de réduction et l'horizontalité qu'introduit ce processus de prise de vue annihilent le relief et nous éloignent d'une certaine réalité du lieu. Le point de vue aérien d'une île produit une image satisfaisante intellectuellement, mais désincarne l'île de sa matière et de sa forme, et l'homme, à mon sens, peut difficilement s'y projeter.

Les îles sont faites pour être rêvées ou arpentées. Il y a les inaccessibles, les interdites, celles éloignées des routes maritimes et, bien sûr, les imaginaires. Il y a aussi les autres, « les vraies îles », et puis « des sortes d'îles », que l'on peut appeler des presqu'îles, des îlots, des récifs ou seulement des cailloux. Selon le dictionnaire (*Petit Robert*) la différence réside en ce que l'île « *est une terre* ferme émergée de manière durable dans les eaux d'un océan, d'une mer, d'un lac ou d'un cours d'eau ».

Durable ? Celle que j'aime photographier ne se laisse pas définir, ses limites sont incernables, je la distingue à peine, elle vit au rythme des marées. Avant tout, l'île est éphémère et mouvante. Je l'imagine depuis sa création[4]. J'observe, dans sa nature géologique et végétale, l'œuvre du temps, avec la sensation de suivre un chemin qui souligne sa fragilité et son instabilité ontologiques.

Pourquoi des séries photographiques d'îles ?

Peut-être parce qu'il ne peut y avoir *une* image pour *une* île. C'est au regardeur d'opérer *sa* reconstruction et de vivre *son* expérience du lieu. Toutes mes images s'inscrivent dans une réalité, mais mon travail oscille, et tend à basculer vers l'imaginaire. Cette part-là est contenue dans le territoire même, dans sa nature élémentaire. Aussi, je fixe mon regard sur des fragments infimes, des microterritoires à la limite du visible. Ce regard, je le maintiens au ras du sol et des bordures, confronté à une perte d'échelle qui rend sensible *autrement* le visible.

Regard vertigineux.

En reprenant la métaphore du sablier d'un texte précédent[5], je vois aujourd'hui à quel point elle contient les notions de temporalité et d'espace liées au processus photographique. On peut retourner constamment les grains de sable, ils se déverseront toujours dans un ordre différent, mais auront, à vue d'œil, toujours la même forme.

Les îles que j'arpente se trouvent retournées comme dans un sablier, où une multitude d'expériences photographiques transgressent la réalité et produisent un émiettement de la vision, induisant finalement une autre image du lieu, plus suggestive que descriptive : une sorte d'anamorphose, où l'œil doit s'efforcer de reconstruire un nouveau territoire.

En cela, mon travail s'inspire de la cartographie, dans le sens où elle aussi part du réel pour créer une autre image, une transcription codée du lieu. Les tracés et les symboles de la carte invitent à reconstruire le territoire. C'est ce que proposent en quelque sorte mes images.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 06/10/2022sur www.cairn.info via Paris La Villette (IP: 84.14.155.11)

D'abord, décrypter le lieu. Chaque île est pour moi l'objet d'un itinéraire photographique unique où s'élabore un récit temporel et physique.

Temporel, en s'imprégnant des cycles du jour, de la nuit, des saisons. Lumière et végétation fournissent les indices qui me conduisent à m'y retrouver. Physique, parce que mes images sont toujours le produit d'un parcours, de l'évolution d'un point de vue, qui m'informe de la nature complexe de l'île (son relief et sa matérialité).

À la manière de ces pêcheurs qui des heures durant, entre deux marées, arpentent l'estran, mon corps se mêle au territoire, l'œil scrute les reliefs à la recherche de signes, d'indices, d'éléments marquants pendant que le pas suit les cours d'eau. Avancer sans savoir ce que je vais trouver, l'œil errant. Dans cette quête, mon guide, c'est la nature du lieu. S'y révèlent des microterritoires : mares, traces laissées par la marée, mousses, lichens ou veines de la pierre.

À Chausey, dans les îles Anglo-Normandes, c'est l'horizon qui change quand la mer se retire, laissant place à de larges déserts de rocaille à l'ouest, ou de sable, un peu plus vers le nord. Étrange sensation d'un espace qui s'agrandit, des premiers repères à l'arrivée par mer, qui s'éloignent. Mes pas s'enchaînent de manière aléatoire, le crissement sur le sable alterne avec celui du crépitement des coquillages. Impossible de tenir un cap, même en suivant un amer transitoire. Longer un ruisseau ou contourner un amas rocheux m'empêche de conserver un point de repère fiable. J'aperçois un paysage et je m'égare en m'avançant vers lui. La mer n'est pas face à moi, elle est autour de moi, elle m'encercle inlassablement.

Ce que je retiens de Tatihou (dans la Manche), c'est la brume qui la maintient parfois à distance de la côte, c'est ce curieux véhicule amphibie, moyen de locomotion inédit pour rejoindre une île. C'est l'impression étrange de sentir des dizaines de navires de guerre gisant au fond de l'eau, depuis la bataille de la Hougue en 1692, c'est, une fois encore, la carcasse d'un oiseau que je retrouve échoué. C'est presque récurrent, je ne crois pas avoir parcouru un jour une île sans y rencontrer le cadavre d'un oiseau ou celui d'un mammifère échoué.



La mouette. Île Fournoc.

Mon attirance pour les îles est toujours ambivalente, liée à une part de rêve et à l'expérience du réel dont je me nourris tout autant. Il y a le désir du marin, du voyageur, qui souhaitent conserver l'idée d'une île inaccessible – ne serait-ce que le nom –, et le désir de l'arpenteur, celui qui s'accroche à ce qu'il a sous les yeux, à cette terre ferme caressée ou fouettée par les éléments. Au moment de dresser mon état des lieux, les îles se scinderont sans doute en deux catégories, celles que j'ai vécues et celles dont j'ai rêvé.

En mer d'Iroise, ce jour-là, le temps est magnifique et la mer huileuse : il me sera difficile de faire des images[6]... Quittant Le Conquet pour rejoindre Ouessant, comme d'habitude, je m'arrête en chemin à Molène.

Au débarcadère, la question de l'itinéraire et celle du moyen pour le suivre s'imposent (à pied, à vélo, en bateau ?). En faire le tour est dans tous les cas la solution proposée aux touristes. Le parcours qui suit les bordures de l'île semble inévitable, voire inéluctable. Vu la dimension de l'île et le relief réduit qui l'anime, la balade risque d'être courte. Molène est une île où il semble difficile de s'égarer... Les chemins sont étroits et peu nombreux, les grèves ne sont pas larges, même à marée basse.



Molène. À petits pas.

Au loin, les bateaux de goémoniers et le claquement des *scoubidous*[7] s'activent à la récolte des laminaires. L'horizon est clair et les passants cherchent du regard la silhouette d'un pétrolier, annoncé la veille en perdition, dans les parages.

Sur le chemin longeant la côte nord, un artiste, sans doute, a fait une « installation » : une cinquantaine de chaussures échouées, dépareillées, sont alignées suivant l'empreinte des pas sur le sol. Si la pratique du *pinsé*[8] est universelle, en Bretagne elle devient un art, particulièrement autour des îles. Certains ramassent des objets, fragments d'histoires qu'ils trouvent au hasard de leur parcours, quand ce n'est pas leur propre parcours qui provoque ce hasard. Le plaisir du *pinsé* s'accompagne souvent, pour moi, d'une prise de vue, celle de l'empreinte laissée dans le sol par ce que je décide de prélever, ou bien celle du paysage ou du ciel dans lequel s'inscrit cet indice de lieu.



Ouessant, vers 1890.

On « se fait » à une île, quand on commence à en saisir les nuances, la lumière, les saisons. On se « fabrique » une île, lorsqu'on y a connu plaisir, fatigue et ennui. Étape nécessaire, mélancolie et nostalgie sont liées à mon expérience de l'insularité. Lorsque je me suis rendu à Ouessant la dernière fois, j'avais dans mon sac une douzaine de photographies anciennes, prises là-bas vers 1890. Ces images d'amateurs, dénichées sur une brocante parisienne, ne comportaient pas de légendes. En les regardant, l'intuition me guidait vers

Article disponible en ligne à l'adresse : http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-3-page-487.htm
Document téléchargé le 24/10/2006 par Bibliothèque de l'INSA de Strasbourg (IP: 84.14.155.11)

des paysages marins du Finistère nord – l'habitude de parcourir ces côtes sans doute –, je reconnais la forme caractéristique des rochers du Léon, puis les récifs tranchants des côtes ouessantines, dont la pointe de Pern et le phare du Creac'h, ce qui ne laisse plus de doute pour l'authentification. Je décide de reconnaître les lieux et de les rephotographier. Retrouver les points de vue d'où elles avaient été prises s'avère impossible. L'entreprise me semble vaine. On se dit parfois que les photographies de paysage sont intemporelles, mais, sur les îles, rien n'est fixé durablement, et surtout pas leurs contours. Ces images anciennes de plus de cent ans me renvoient à une autre perception des îles, où la roche sépia côtoie une mer crémeuse. Une autre époque pour le goût des îles, un autre temps pour la photographie.





Phare du Créac'h.

Finalement, je décide de concentrer mon parcours autour du Creac'h. Je préserve cette série de photographies prises des quatre coins de l'île, où le phare apparaît sur chacune d'entre elles. Noir et blanc, il se dresse au-dessus d'un tapis de couleurs et s'élève dans un ciel grisâtre, telle la charte de gris qu'utilisaient les photographes, autrefois, pour calibrer leurs images avant la reproduction. Le relief des îles contribuant parfois à nous perdre, le phare du Creac'h à Ouessant est vraiment un bon repère, pour le marin comme pour le marcheur.



Île de Batz. Rocher, sable et pluie.

Sur l'île de Batz, dans le Léon, je me laisse surprendre par la pluie, de fines gouttes perlent. Elles s'éparpillent sur le granit lisse des rochers et creusent le sable fin. Cela me fait penser au Ryoan-Ji, ce célèbre jardin zen situé à Kyoto.

Il est aussi des îles que l'on rejoint à pied. Il en est une que je n'ai jamais retrouvée sur la carte : l'île Jézéquel. Je l'ai découverte par hasard, il y a une dizaine d'années, alors que je parcourais les grèves de Landrellec (Côtes-d'Armor) avec deux amis. L'occasion était belle de constater que mon patronyme était aussi un toponyme. Cette île



Île Jézéquel.

n'avait, à vrai dire, pas grand-chose d'une île, puisque, même à marée haute, elle n'émergeait qu'à quelques centimètres de l'eau. Large d'une centaine de mètres, elle dut servir, à l'évidence, de carrière. De gros blocs de granit conservent encore sur leur dos de longues entailles. C'est peut-être là que j'ai commencé à m'intéresser à ces îles de presque rien, ces îles qui n'en sont pas, qui émergent durant les marées, dures ou molles, qui hésitent entre terre et mer. La Bretagne et le cycle des marées offre cela : des îles incertaines...

Ma relation aux îles passe par une approche géographique, topographique, géologique, élémentaire en quelque sorte. Empruntant les chemins tracés ou hors des sentiers battus, mes parcours photographiques élaborent une géographie intime du lieu, visant à le traduire en espace de sensibilités, celui des éléments. Mon île idéale est déserte[9], ou alors désertée par les hommes, et, dans ce cas, ce sont les traces qu'ils ont laissées sur lesquelles mon regard insiste, comme ce fut le cas pour Carn[10]. Cette petite île du Finistère a modifié, en partie, mon rapport aux îles : elles ne s'inscrivent plus seulement dans un cadre contemplatif. Cette approche complémentaire tient compte de la mémoire du lieu et donc de son appartenance ou plutôt de son importance pour l'homme.

Photographier les îles m'incite forcément à m'interroger sur la « photographie » des îles. Photographier, tout comme observer ou arpenter une île, c'est se poser la question des limites du regard, des bordures du lieu, du cadre de l'image. On n'y répond pas forcément par les mots...

L'image est une île...

Les éléments et la lumière s'y mêlent dans un cadre déterminé. L'espace et le temps s'y contractent, le regard les capture. L'usage du format carré est déterminant dans ma vision de l'île. Je dis souvent que je vois la terre dans un carré, parce que ce format et la perception qu'il induit, centripète, me permettent de me focaliser, contrairement à un espace rectangulaire, centrifuge, où l'image fuit vers les bords du cadre.

J'ai de plus en plus tendance à croire que la photographie des îles, en dehors du fait qu'elle est irréalisable, n'est pas un objectif en soi. Je ne suis pas un « spécialiste de la photographie insulaire ». Les îles sont simplement le terrain d'exercice de ma pratique photographique.

■ Le retour : un point sur l'horizon



Phare de la Jument.

Réelles ou imaginaires, j'aime savoir que les îles sont dans mon dos. Je veux les oublier pour mieux y revenir car les îles sont faites pour que l'on y revienne, elles sont comme des aimants. Il me faudra réapprendre à les parcourir et les observer autrement, pour retrouver un nouveau sentiment d'isolement.

Voir les îles, c'est prendre du recul, c'est quitter leurs franges, puis les laisser s'étirer comme un trait qui s'allonge sur la ligne d'horizon, jusqu'à ne plus devenir qu'un point, puis rien. Le marin est pendu à cet espoir de côte ; le regard scrute l'horizon, dans l'attente d'une nouvelle terre où poser les yeux. Mais si, de jour, l'île est un bon compagnon de navigation, de nuit ou par temps fort elle devient dangereuse. De mes périples insulaires, je retiendrai deux îles, que je n'ai fait qu'apercevoir au fond de l'horizon. Il me revient, lors de nos voyages dans le sillage d'Ulysse avec Jean Cuisenier[11], le souvenir de ces terres que nous n'avons pas abordées et qui demeurent un mystère. La première, Ustica, située entre la Sardaigne et l'Italie, je l'avais gardée comme repère pour tenir mon cap durant toute une nuit, alors que j'étais de quart pour la navigation avec deux compagnons. La lueur du phare « l'Omo Morto » nous tenait en éveil et animait bien des histoires, à tel point que nous avons été surpris par un orage violent qui surgissait derrière nous. Après cette mémorable douche, Ustica redevenait un point lumineux[12] obsédant dans cette obscurité où l'horizon n'avait plus lieu d'être. Au petit matin, nous avons viré vers la Sicile, j'observais toujours le phare que je distinguais à peine, il me lançait ses derniers avertissements, avant que je ne le quitte des yeux pour me reposer et songer à Ferdinandea[13], une montagne sous-marine qui ne demande qu'à émerger de l'autre côté de la Sicile.

La seconde île nous « poursuivit » toute une fin d'après-midi et jusqu'au coucher du soleil. Alors que nous parcourions le nord de la mer Égée d'est en ouest, elle se profilait, là, paisiblement, dans une mer d'huile. La pétole[14] nous clouait quasiment sur place et nous avions même décidé de jeter une ligne à l'eau en vue d'accrocher une bonite (petit thon) pour le dîner. Intrigué par cette terre, qui s'allongeait au fur et à mesure de notre avancée, et parce que nous ne savions pas s'il s'agissait d'une île ou du continent (que l'on savait proche), je descendis à la table à cartes pour connaître le nom de cette terre. Samothrace ! Encore une fois un nom d'île réveillait en moi un mythe, auquel se superposa la vision de la *Victoire* du même nom, sise au Louvre.

■ [Sans lieu, ni date]



Passionné des îles vers 1900.



Île Grande. « Interdiction de ramasser des galets ».

Choisir une île ? S'il ne devait y en avoir qu'une ? J'en choisirais une qui ne porte pas encore de nom, une île inhabitée et sans chemins, cela va sans dire.

Quant aux images que je rapporte des îles, elles ne sont volontairement pas datées. L'exploration attentive d'un rocher ou d'une île renvoie à une échelle de temps sans commune mesure avec celle de l'homme[15], à une dimension intemporelle.

Aujourd'hui, mes images sont rassemblées dans l'insulaire[16] de ma mémoire. Un archipel où chaque île et chaque image sont des catalyseurs d'histoires et continuent peu à peu de construire mon regard. ■

Notes

1. Avec Vanessa Doutreleau, nous avons séjourné quatre jours sur cette île interdite accompagnés de cinq scientifiques (botanistes, entomologistes). Voir l'article de Vanessa Doutreleau dans ce numéro, p. 421.

2. D'ailleurs, mon travail de photographe débute avant même d'arriver à quai. Mais les îles, on peut les rejoindre autrement qu'en bateau : par la terre et par les airs.

3. L'image photographique est par nature trompeuse. Aucune ne pourra nous prouver que nous sommes sur une île, excepté la vue aérienne. On le constate aussi dans l'imagerie « insulaire » des catalogues de voyage, regorgeant de clichés réducteurs, selon que les îles sont touristiques, exotiques ou sauvages. De nombreux ouvrages photographiques thématiques sur les îles emploient des images « formatées ».

4. Sous son apparence tranquille, l'île est

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 26/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 84.14.155.11)

depuis sa création en combat permanent avec son environnement.

5. « Carn, une île à portée du regard », *Armorik* (« Îles et îlots de Bretagne »), 2004 : 69-81.

6. On peut rarement choisir son ciel et sa lumière ! En Bretagne comme ailleurs, les paysages ont leur propre lumière, celle qu'ils tirent de ce ciel gris et voilé. C'est ainsi que je les photographie.

7. Outil hélicoïdal fixé sur une grue qui permet, par un mouvement rotatif, d'arracher les algues et de les retenir en masse, afin qu'elles soient libérées en vrac sur le bateau.

8. Le *pinsé* est un mot que je retiens de mon expérience sur Carn dans le Nord-Finistère. Cette pratique consiste en la collecte ou le ramassage d'objets échoués sur la plage ou les dunes et conservés comme simples objets ou réemployés à tout autre but : bricolage, décoration, art...

9. Les îles inhabitées, je les cherche, elles m'attirent, mais elles sont rares.

10. L'île Carn a fait l'objet d'un travail interdisciplinaire qui a donné lieu à une publication : *L'île Carn*, sous la direction d'Hervé Jézéquel, Créaphis, 2002 (*cf.* le compte rendu dans ce volume, page 562) ; et à deux expositions : la première, présentée en juin 2001, à Portsall-Ploudalmézeau ; la seconde, en décembre 2002, au musée national des Arts et Traditions populaires, à Paris.

11. *Cf.* Jean Cuisenier, *Le périple d'Ulysse*, Paris, Fayard, 2003.

12. Le phare d'Ustica, haut de 73 mètres, a une portée de 25 milles nautiques. Il a un signalement de trois clignotants blancs toutes les 15 secondes.

13. Ferdinandea, située au sud de la Sicile, n'est pas encore une île. Elle l'a été brièvement aux XVII^e^ et XIX^e^ siècles, mais est redevenue une montagne sous-marine, dont le sommet ne pointe qu'à six mètres de la surface des eaux.

14. À chaque texte que je rédige, je lance le même avis de recherche sur l'origine étymologique de ce mot qui désigne l'absence de vent.

15. La seule marque temporelle se situe dans l'utilisation de la photographie « argentique » et dans l'usage d'un matériel qui nécessite de prendre le temps.

16. Un « insulaire » (« *isolario* » en italien) est un atlas composé exclusivement de cartes et de descriptions d'îles.

Repère biographique

Hervé Jézéquel est photographe. Il a été responsable du service photographique du Musée national des Arts et Traditions populaires durant quinze ans. Il dirige actuellement l'atelier de photographie de l'École nationale d'Architecture Paris-La Villette. Hervé Jézéquel poursuit depuis plusieurs années un travail personnel sur le thème du territoire et du paysage. Sa démarche est déterminée par l'idée de parcours et d'empreintes, et c'est naturellement qu'il fut amené à découvrir les îles. Dans la plupart de ces lieux, repérés sur une carte ou découverts au hasard d'une promenade ou d'une navigation, il nous montre des endroits en apparence « ordinaires », mais fascinants à l'expérience du regard.

Hervé Jézéquel a collaboré avec de nombreux ethnologues. Ses derniers terrains l'ont conduit dans le sillage d'Ulysse en Méditerranée, en Estrémadure, à l'ouest de l'Espagne, ou encore sur les traces des marins pêcheurs bretons disparus en Islande. Il est l'auteur de plusieurs expositions tant en France qu'à l'étranger et a publié *L'Île Carn* (Créaphis, 2002).

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 26/10/2016 sur http://ns.ialp.fr/ENSAPLV (IP: 84.14.155.11)